

Attendre les balles

Jérémy Laniel

Number 150, September 2016

Persistence

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83413ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laniel, J. (2016). Attendre les balles. *Moebius*, (150), 10–15.



Holland House Library Blitz 1940

JÉRÉMY LANIEL

Attendre les balles

Où naissent les lecteurs? C'est tantôt près d'un vieil exemplaire de *Vingt mille lieues sous les mers* égaré à proximité d'un aventurier d'à peine neuf ans, tantôt devant la bibliothèque familiale, par une journée pluvieuse, qu'un adolescent s'arrête pour la première fois, découvrant par le fait même une multitude d'univers qui l'avaient toujours attendu. C'est tantôt dans une salle de classe de février, quand la discussion s'emporte sur la culpabilité de Meursault et sur son détachement dans les pages de *L'étranger* de Camus. Les possibilités sont immenses, infinies. Aussi commun que cela puisse paraître, il y a quelque chose d'inné au fait de se raconter des histoires, de se divertir par la lecture, de concevoir le monde par l'écriture. Les siècles ont passé et on continue de créer, propulsé par un besoin intrinsèque de lire, de dire, de montrer, de penser.

Le livre traverse le temps, façonnant au détour le monde dans lequel il évolue. Artisan de la montée comme de la chute des empires, témoignant tantôt d'une autre époque, tantôt de nos demains incertains, il reste puissant, essentiel. Il sait se faire discret en temps opportun, confident quand la situation le demande. Il réfléchit autant qu'il divertit, raconte autant qu'il démontre, choque autant qu'il conforte. Et au moment de son entrée dans le XXI^e siècle, voilà qu'on lui réserve déjà sa place dans les notices nécrologiques. Sommes-nous nés de la cuisse de Jupiter pour croire que nous allons lui survivre? Que trempant dans le présentisme ambiant, nous pouvons faire sans lui? Il y aura d'abord les lois du marché, insensibles à

son sort, gobant tout sur leur passage. On verra proliférer des bannières nationales et homogènes au comportement agressif, poussant par le fait même plusieurs librairies indépendantes à glisser la clé sous la porte. Et puis le géant Amazon, fruit de son époque, dématérialisé, efficient et rapide, chamboulant, tant les habitudes d'achat que les marges de profit, poussant les grands groupes au seuil de la rentabilité, ceux-ci glissant, eux aussi, quelques années plus tard, la clé sous la porte. Enfin, avec l'arrivée du Kindle et des autres liseurs numériques, on pouvait annoncer sans trop réfléchir la mort du livre. Le livre dématérialisé (comme la plus belle chose qui pouvait lui arriver), une bibliothèque infinie dans notre sac à dos, l'achat de bouquins depuis le confort de notre foyer. Le livre sans pages, sans tranche, sans couverture, sans libraire; capable de retrouver les lecteurs hyperconnectés. Et puis quoi? Et bien, tout bonnement, les illuminés de notre époque, de notre monde en constante métamorphose et dématérialisation se sont mis à trouver des locaux sympathiques, aux quatre coins de l'Amérique, et à ouvrir des librairies. Des lieux bien modestes, chaleureux, à l'échelle humaine. Les ventes de livres numériques ont rapidement plafonné, tant dans le domaine francophone qu'anglophone; les lecteurs sortent de leurs terriers, quittent la lumière bleutée des écrans pour les reflets clairs du soleil. Voilà que les librairies redeviennent des lieux fréquentables où il fait bon errer, se laisser guider par les étalages et les conseils d'un déphasé comme nous, s'engaillardissant d'encore fréquenter les livres.

* * *

Y a-t-il une sorte de persistance, de révolte, de résistance, dans l'idée de passer une vie à fréquenter des livres? Quelque chose comme un anachronisme? Une nostalgie mal placée? Ou avons-nous encore raison de croire que tout peut se retrouver dans les pages d'un livre? Qu'un recueil de poésie peut contenir la violence du monde. Qu'un récit de voyage peut retracer les frontières. Qu'un roman contemporain peut faire éclater nos conceptions du monde. Qu'une soirée de poésie peut

langoureusement nous ôter nos œillères. Qu'un magazine littéraire peut encore défricher des nouvelles voies pour comprendre notre monde. Qu'une librairie peut être un lieu de révolte silencieuse où, un livre à la fois, on persiste et signe. L'entrée du livre dans le XXI^e siècle et sa pertinence n'étaient que formalité, on devait fortement désirer être ignorant pour croire que la technologie pourrait l'abattre. Car il s'agit d'une des plus vieilles technologies du monde, mère de tant d'autres. Maxime Catellier écrivait il y a quelques années dans un numéro de *Liberté*: « Il viendra peut-être un temps où les poètes seront assez dangereux pour qu'on leur tire dessus. » C'est le genre de phrase qui me fait sourire, des phrases qui m'accompagnent, qui nourrissent mon romantisme, qui me confortent dans l'idée que les mots, les livres, les bibliothèques sont autant de choses qu'on peut trimballer dans une vie, qui nous gardent debout, qui nous ouvrent les yeux, qui nous font lever la tête, qui nous poussent à continuer. Comme si, dans ce monde hyperconnecté, dématérialisé, rapide et aux bruits incessants, il y avait encore lieu de s'arrêter et de contempler.

* * *

J'étais arrivé à Bruxelles la veille, vers 23 h. En bonne accompagnatrice, mon amie m'a emmené prendre une frite belge et nous sommes allés la manger sur la Grand-Place. C'était un doux lundi soir, on revenait d'une semaine excitante et épuisante au Salon du livre de Paris. Cette fin de soirée qui combinait tourisms architectural et gastronomique, même si c'était sans doute l'enchaînement le plus classique du touriste en sol bruxellois, m'allait très bien. Après un verre ou deux à l'Archiduc, nous sommes finalement rentrés à la librairie, où nous logions – rêve de tout libraire s'il en est. Allongé sur mon lit, en plein cœur du quartier Sainte-Catherine, je réalisais peu à peu que je passais une partie de ma vie au Québec à conseiller des livres et que j'étais présentement en Europe pour la même raison, mettre des bouquins dans des mains. Il y a quelque chose de terriblement beau et anachronique dans ce métier de passeur qu'est celui de libraire, mais vivre avec

les livres, n'est-ce pas là l'unique façon d'avancer ?

Le lendemain matin, ce n'est ni la cloche signalant l'entrée d'un client dans la librairie, ni les cris d'un enfant dehors en route pour l'école qui m'ont réveillé. Ce sont les notifications de mon cellulaire, fait étrange étant donné que la totalité de mes connaissances devait être plongée dans un sommeil profond de l'autre côté de l'Atlantique. Certains matins, j'envie ceux qui sont capables de faire le grand débranchement, de quitter les réseaux sociaux et l'intelligence de leur téléphone pour retrouver la leur et des gens faits de chair et d'os. C'était l'un de ces matins-là. On m'apprenait, à travers mon demi-sommeil brumeux, qu'un (ou deux, ou trois, ou quatre), qu'un homme s'était fait exploser en plein cœur de l'aéroport de Bruxelles. Quelques minutes plus tard, un autre avait fait la même chose dans le métro, en pleine heure de pointe, dans le Quartier européen. Des images se bousculaient en moi, celles de Bernard Yslaïre, bédéiste belge ayant mis en scène ce genre d'attentat dans son splendide diptyque *Un ciel au-dessus de Bruxelles* il y a une dizaine d'années. Prémonitoire ? Non. Sensible au monde qui l'entoure, tout simplement. Ensuite, ces phrases d'un roman de Sorj Chalandon se déroulant à des lieues d'ici, au Liban, et pourtant :

Et puis il a tiré. Deux coups. Un troisième, juste après. Cette fois sans trembler, sans que je sente rien venir. Son corps était raide de guerre. Mes larmes n'y ont rien fait. Ni la beauté d'Aurore, ni la fragilité de Louise, ni mon effroi. Il a tiré sur la ville, sur le souffle du vent. Il a tiré sur les lueurs d'espoir, sur la tristesse des hommes. Il a tiré sur moi, sur nous tous. Il a tiré sur l'or du soir qui tombe, le bouquet de houx vert et les bruyères en fleur¹.

Enfin, il y a eu Tchekov, bien sûr. Une petite phrase toute simple, tirée de sa pièce *Platonov*, et qui, pourtant, résonne trop souvent dernièrement : « Il faut enterrer les morts et réparer les vivants. » D'abord pour titrer un

magnifique roman de Maylis de Kérangal. Puis dans un discours de Hollande, après les événements au Bataclan en novembre dernier. Et ce matin, dans mon lit, dans ma tête, alors que j'ai beaucoup de difficulté à concevoir que ce qui se passe dans le monde se passe à proximité d'ici, de moi, de la librairie. Puis il y aura ce café avec l'amie, propriétaire de la librairie, sous le choc comme nous tous. C'est sa ville, maintenant, c'est chez elle, et un matin, tout saute. Dans une heure ou deux, la librairie doit en principe ouvrir ses portes, mais qu'est-ce qu'on fait? Est-ce sécuritaire? Les attentats sont-ils terminés (pour autant qu'une telle chose soit possible)?

Il y avait ses inquiétudes et il y avait mon excès de zèle. Selon moi, la librairie devait ouvrir. Absolument. Était-ce candide? Était-ce romantique? Je ne le savais pas trop. Elle avait raison, on ignorait tout de ce qui se passait. On devait réfléchir en gardant en tête l'éventualité que des hommes armés puissent surgir dans le quartier et se mettre à abattre froidement des passants. Abattre froidement des passants. Mais je ne pouvais concevoir que ce régime de terreur, qui dicte trop souvent les récents échanges entre les sociétés, allait faire fermer une librairie. À moi s'imposait l'idée qu'entre tous les commerces, tous pouvaient fermer, sauf un. La journée où les bombes et les balles feraient fermer les librairies, nous aurions perdu. Si, dans notre incompréhension face à la marche du monde, nous ne pouvions plus nous tourner vers les livres rendus inaccessibles par la terreur, alors ils auraient gagné. À 11h, comme l'indiquait l'horaire sur la porte, nous avons ouvert le grillage et déverrouillé la porte. Et nous avons attendu.

1. Sorj Chalandon, *Le quatrième mur*, Paris, Grasset, 2013.